

Son intérêt s'est manifesté sous des formes diverses. D'abord il a été président de la Commission d'étude du développement international de la Banque mondiale. M. Edward Heath, premier ministre de Grande-Bretagne, lors de sa visite ici dimanche dernier à l'occasion des funérailles, a affirmé que c'était le génie de Pearson qui avait inspiré ses collègues à présenter un rapport aussi important. Puis, à titre de président de l'Institut international des études stratégiques, il a oeuvré notamment dans les domaines de la restriction des armes, la réduction des forces militaires en Europe et les relations avec la Chine de même que sur les problèmes de l'humanité en général. Il a été en outre président du Centre de recherche sur le développement international qu'il a aidé à établir à titre de chef du gouvernement, et dont il s'est servi pour aider à orienter les activités du Canada dans les pays en voie de développement et à accroître la compétence du Canada et d'autres pays appelés à aider de façon scientifique les autres à résoudre leurs problèmes. Mais ce qui est peut-être le plus important, honorables sénateurs, c'est qu'il a été reconnu par tous comme un homme de grande sagesse. Il a été l'ami de bien des hommes d'État; il a été un conseiller précieux.

• (1010)

Il y a peu d'hommes aussi éminents que lui, qui puissent mesurer avec justesse l'importance relative des problèmes contemporains ou évaluer le rôle particulier que chaque être humain doit jouer dans la société. Sa façon de s'effacer, sa gaieté et son caractère profondément humain sont autant de traits qui lui ont permis de faire tellement de bien et, en apparence, avec tant de facilité.

Chez lui, pour les siens, Mike Pearson était résolu à accomplir autant de choses qu'il avait réussi à faire dans la carrière diplomatique. Premier ministre doué de qualités lui permettant de supporter des temps très difficiles et de piloter sans graves avaries le navire de l'État, il a connu une période qui a été fortement marquée de difficultés de toutes sortes. Les circonstances qui régnaient alors au Parlement et dans le pays étaient, disons-le, souvent peu favorables sur le plan intérieur, à l'accomplissement d'actes de haute politique. Les jours calmes et sereins des années 50, où Mike Pearson avait eu la possibilité de faire servir ses talents et son génie dans un climat international qui lui était favorable, n'étaient plus. Les problèmes qui, dans les années 60, se posaient à l'intérieur étaient tels qu'en sa qualité de premier ministre, il a dû lutter avec courage et, comme le savent ceux d'entre nous ici qui œuvraient alors à ses côtés, avec ténacité, pour diriger comme il l'a fait les affaires de notre pays.

Et pourtant, à mesure que les années passent, il devient plus évident qu'il a accompli de grandes choses, des choses d'autant plus remarquables qu'il œuvrait dans des circonstances défavorables. Le Régime de pensions du Canada, ses efforts pour préserver l'unité nationale et son drapeau ont jalonné notre histoire. De telles mesures prendront avec le temps, j'en suis sûr, de plus en plus d'importance.

Mike Pearson a décelé nos problèmes d'unité nationale à un moment où la compréhension la plus grande s'imposait. La politique du bilinguisme et du biculturalisme, la Commission du bilinguisme et du biculturalisme, le drapeau, étaient toutes des mesures sensées et pourtant leur réalisation s'avérait difficile et exigeait du courage comme nous le reconnaissons tous peu importe de quel côté nous siégeons. Nous n'aurions jamais eu le drapeau sans sa détermination, la détermination dont il a été pres-

que seul à faire preuve, et sans son courage au cours d'un des plus longs débats de l'histoire des Communes.

Il a servi le Canada comme premier ministre à une époque cruciale de notre histoire. Il a fait l'objet de critiques fréquentes et acerbes comme doivent s'y attendre les hommes qui ont opté pour notre carrière. Mais son sens de la diplomatie que tant de gens avaient loué chez le ministre des Affaires extérieures et souvent maudit chez un premier ministre l'a bien servi et a bien servi son pays. Il avait pratiqué la diplomatie comme un art de compromis et il a apprécié la valeur de cette expérience dans l'exercice de ses fonctions de premier ministre.

L'Histoire n'a pas encore porté de jugement définitif sur Lester Pearson, premier ministre, mais je suis convaincu que le verdict de ce tribunal fort exigeant lui sera favorable. D'autre part, Mike Pearson, diplomate, ambassadeur, sous-secrétaire et secrétaire d'État aux Affaires extérieures et premier ministre, a déjà été jugé par l'Histoire qui l'a couronné de lauriers.

Il a consacré sa vie à la recherche de la collaboration internationale et de moyens collectifs en vue de résoudre les problèmes internationaux. Et dans ce domaine se trouve, je crois, ce qui pourrait être sa plus grande réussite.

Depuis 1930, il affirmait sa conviction que le Canada, à titre de pays souverain, était tenu de respecter son engagement et d'assurer la sécurité collective. Cette obligation était inaliénable, prétendait-il, de la signature que nous avions apposée au pacte de la Société des Nations.

Il fut un des principaux conseillers lors de la conférence de fondation des Nations Unies à San Francisco en 1945 au cours de laquelle fut signée la charte de l'organisation mondiale. Jamais Mike n'a perdu confiance, je le sais bien, dans l'aptitude des Nations Unies à assurer, en temps voulu, une application efficace de la sécurité collective.

Ses rapports étroits avec l'OTAN, en tant que nécessité intermédiaire, n'étaient qu'une autre expression de cette même confiance profondément ancrée. Il a traité toutes ces questions dans le premier volume de ses mémoires, publié tout récemment.

Il a été déçu de ce que les gouvernements canadiens des années vingt et trente n'aient pas mis en vigueur le Pacte de la Société des Nations. Le Canada avait été appelé à devenir membre fondateur de la Société des Nations et, à tort ou à raison, il estimait que nous ne tenions pas nos engagements. Il a résisté à la répugnance qu'ont manifestée les gouvernements successifs, avant la Seconde guerre mondiale, à accepter des responsabilités ou à les partager avec les autres membres de la Société des Nations.

Sa conviction que c'est par des moyens collectifs qu'on devait résoudre les différends a été à la base de son soutien des travaux des Nations Unies, et de ses efforts pour l'établissement de l'office de secours et des travaux des Nations Unies, l'une des grandes réalisations des hommes dans le domaine de la charité à l'échelle internationale, et de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture.

Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'à deux reprises, seul le veto d'une nation s'est opposé à ce qu'il devienne secrétaire général des Nations Unies. Comme il se serait bien acquitté de cette fonction astreignante!

Son zèle sans défaillance s'est manifesté par ses efforts dans l'intérêt de la paix dans le monde entier, par sa foi dans l'OTAN, par son appui inébranlable de la position